

LITTÉRATURES ET

Objet de recherche scientifique, de littérature ou de représentation populaire, le Nègre – et plus particulièrement le Noir d'Afrique – n'a cessé de retenir l'attention du savant de laboratoire, de l'homme de lettres ou de l'opinion collective. Chercher à capter les différentes facettes qui composent l'image qu'on en a livrée au monde n'a aujourd'hui rien d'original : l'on dispose déjà d'une importante littérature consacrée à cette recherche; on peut même estimer que ce fond littéraire contribue, dans une certaine mesure, à préserver dans la durée cette image tour à tour refoulée et remise à neuf, selon les circonstances historiques, les courants de pensée, les milieux sociaux. Que l'on ne s'y trompe pas : en étudiant les fonctions nerveuses ou cérébrales du Noir par différents tests ou par l'histologie du cerveau, les médecins-psychologues n'ont fait que chercher à vérifier, à cautionner et à consolider un certain nombre d'idées exprimant le caractère « sub-humain » de l'homme noir; l'anthropologue, abandonnant par inadvertance le domaine strict où s'applique sa compétence, ne fait qu'alimenter l'imagerie populaire, parlant des peuples qui assument les cultures dont ils étudient certains aspects; à son tour, le romancier ne fait qu'utiliser les éléments d'un corpus d'images dont l'agencement plus ou moins heureux à l'intérieur d'une production, assure le succès ou l'insuccès de l'œuvre : l'enjeu ici est de pouvoir restituer à l'imagerie populaire les personnages, avec leurs caractéristiques et les rôles typiques qui leur sont attribués depuis des siècles. Ainsi semble se développer le processus qui assure la pérennité du préjugé par-delà tous les bouleversements que le monde occidental a pu connaître depuis trois siècles environ.

(1) L.F. Hoffmann : *Le Nègre romantique*, Payot, 1973, 45 F.

(2) L.H. Baudry-Derlozières, in L.F. Hoffmann, *op. cit.* p. 120.

nous et les autres

D'un niveau à l'autre, se manifestent **ethnocentrisme** et **exotisme**. Ce dernier phénomène est plus récent, d'où son sens restreint dans la pratique, son emploi réservé, unilatéral. Il a fini par ne désigner uniquement que ce qui est « étranger » à la civilisation occidentale. Or, ici l'« étranger » sous-entend aussi l'étrange, l'anormal, ce qui se situe en deça du cultivé et du civilisé, ce qui relève de la primitivité – une certaine image du **lieu d'origine** vierge, chaotique. L'étymologie du terme perd son sens et l'on comprend alors que le Noir du Congo ou d'ailleurs ne puisse plus en user, évoquant l'Europe : ce serait méconnaître en celle-ci le **lieu de la civilisation**. L'on ne saurait manquer de noter la fidélité que les ethnologues occidentaux se témoignent à eux-mêmes, lorsque, passant des qualificatifs de « primitif », d'« archaïque », de « traditionnel » associés aux peuples qu'ils étudient, ils en arrivent à l'adjectif « exotique », désignant par-là le même objet pris comme tel depuis l'ère de l'esclavage institutionnel jusqu'à nos jours.

L'exotisme n'est que l'une des implications secondaires de l'ethnocentrisme. En effet, ce dernier phénomène est perçu, dans un premier temps comme la prise de conscience par un groupe, un peuple, de sa propre singularité : on ne peut l'identifier comme un fait psychologique de la découverte, par le sujet, de la spécificité de son moi individuel. Dans l'un ou l'autre cas, cette reconnaissance de soi appelle celle de l'autre et implique une certaine distance permettant une observation réciproque, conduisant d'abord vers une attitude de **rejet**, de dénégation de la qualité humaine chez l'autre; secondairement, on parvient à l'admettre comme un proche, c'est-à-dire un semblable – ce qui introduit l'idée de la **différence**; enfin, et en vertu de cette dif-

férence, on entreprend de la dominer et de la maintenir sous la **domination**. Ce processus a été clairement mis en évidence dans l'étude de L.F. Hoffmann (1). Les Anciens, semble-t-il, se sont souvent contentés de refuser à d'autres peuples la totalité des attributs constitutifs du genre humain; c'est au XVI^e siècle qu'il se produit un courant d'idées qui donnera lieu à l'instauration d'une politique de domination des peuples lointains, politique mise en œuvre avec la traite, puis qui, s'affinant, revêtira diverses formes, gagnera en perfidie au fur et à mesure du développement industriel du monde occidental. L'ethnocentrisme au XIX^e devient l'expression d'un rapport de forces ou, mieux encore, la manifestation de la puissance du plus fort, dans les rapports unissant les peuples de civilisation non occidentale, matériellement plus pauvres et plus faibles, et des peuples de l'Occident, nantis, triomphants, dominants.

L'exotisme et l'ethnocentrisme apparaissent ainsi comme des pôles exprimant des données contradictoires, liées par nécessité et distancées l'une de l'autre de manière à empêcher leur rencontre, c'est-à-dire leur propre annulation.

Évolutionnisme toujours...

Sur le plan scientifique, pourtant, deux tendances semblent se dégager au plan de la théorie. D'une part, on s'oriente vers la notion d'**évolutionnisme** applicable au domaine de la culture tout comme elle l'est dans celui de la biologie; c'est la théorie la plus répandue et dont la substance est le plus largement assimilée par l'esprit. C'est également la théorie qui a suscité le plus grand nombre d'expériences en vue de sa vérification, et sur laquelle se fondent à tous les niveaux, les pratiques discriminatoires.

D'autre part et secondairement, on tend à instaurer la théorie de la **diffé-**

PROFILS NÈGRES

rence, laquelle conduirait à rejeter l'idée d'une évolution unilinéaire des civilisations et à lui substituer celle, double, de la spécificité originelle et de la diversité des cultures en présence. Mais cette seconde tendance n'est théorie qu'en apparence, car elle est impliquée dans l'évolutionnisme qu'elle prétend réfuter et dont elle ne fait pourtant qu'expliciter une des propositions. Par ailleurs, invoquer la différence n'est pas répondre à la question qui se pose : cela reste la question, précisément, formulée cette fois de manière sans doute plus insidieuse.

comment peut-on être un Noir ?

La différence, elle est là, comme une donnée; elle n'est pas l'objet qui explique ou qui persuade; elle s'impose à l'homme de science et au profane au plan de l'épiderme, au plan de l'anthropologie, au plan de la civilisation matérielle et spirituelle. Portraits, clichés et stéréotypes du Noir circulent à tous ces niveaux de l'activité de l'esprit et, partout, les cultures nègres comportent le même indice de valeur.

● Le corps.

Chez l'Européen, le Noir est associé, à un niveau quelconque de la conscience, au symbolisme de la couleur noire – à l'absence de couleur – il est le diable; d'une manière générale, il est la négativité, et l'imagination du profane comme celle du savant, se nourrit de cette notion. Humains inachevés vivant sur le mode animal, les Nègres déconcertent :

« Leur odeur fétide et naturelle, leur malpropreté continuelle, leurs mutineries, leurs grossièretés » (2).

Ne font-elles pas songer à ces singes auxquels ils ressemblent tant ? A ce su-

jet, donnons d'abord la parole aux savants dont le naturaliste Virey :

« La conformation du Nègre se rapproche même un peu à celle de l'orang-outang. Tout le monde connaît cette espèce de museau qu'ont les Nègres, ces cheveux laineux, ces grosses lèvres si gonflées, ce nez large et épaté (...) qui les distinguent et les feraient reconnaître au premier coup d'œil, quand même ils seraient blancs comme les Européens (...). L'homme noir est né imitateur comme le singe. »

Ce type de descriptions abondent dans la littérature savante. Par-delà les traits physiques qui situent le Noir dans ses affinités avec l'animal, on procède également à l'exploration de son cerveau en vue de mettre en évidence ses insuffisances constitutionnelles ayant déterminé la faiblesse de ses aptitudes intellectuelles.

Mais cette observation qui renvoie au milieu du siècle dernier reste valable, répétons-le, pour l'époque actuelle; les expériences conduites pendant la seconde guerre et durant les années qui suivirent sont nombreuses, aux États-Unis et dans les pays d'Europe. La problématique s'élargit alors : l'infériorité constitutionnelle admise par déduction, les savants modernes ont voulu la prouver grâce aux techniques de mesure de l'intelligence et des aptitudes intellectuelles. Ce qui doit être prouvé au XX^e siècle relevait de la croyance deux siècles auparavant; dans un texte non signé, relevé par Hoffmann, un observateur s'interrogeait alors :

« La raison ? Nous ne croyons plus à son pouvoir sur l'esprit de ceux qui ne savent pas penser (...). Voyons-nous qu'aucun Nègre ait montré, dans quelque genre que ce soit, des talents distingués ? N'est-ce pas une preuve éclatante de leur infériorité ? Comment

peut-on se plaindre que les Nègres dans nos colonies fussent réduits à l'esclavage, la nature ne semblait-elle pas les y avoir condamnés avant nous ? » (3).

Il faut observer que ces données anthropologiques et histologiques ont conservé leur valeur de fait de nos jours encore, et que l'interprétation qu'en donnent les savants modernes ne varie guère des énoncés datant du début du XIX^e siècle : en effet, c'est bien le même type d'information que la science livrera au public vers la fin du siècle et durant toute la période contemporaine et plus récemment encore, Guy Dingemans – lauréat de l'Académie nationale de Médecine de Paris – reprend les mêmes termes dans son ouvrage dont le seul titre : *Psychanalyse des peuples et des civilisations*, est en soi, et par ailleurs, l'aberration même (4).

Se basant sur les mêmes données biologiques et neurophysiologiques, les savants du milieu du XX^e siècle aboutissent aux mêmes observations générales : l'intelligence du Noir reste comparable à celle de l'enfant européen et le maintien dans l'incapacité d'atteindre le niveau d'abstraction et le raisonnement de l'adulte blanc. Gallois et Planques écrivaient ces conclusions dans la revue de *Médecine tropicale* (XI, 1950) et ajoutaient :

« La vie intellectuelle, l'évocation du passé, les projets d'avenir, le préoccupent fort peu. Détaché de ces données régulatrices, il vit donc surtout dans le présent (comparable en ce sens à l'enfant), et sa conduite soumise aux afférences et à l'impulsion du moment revêt cette apparence explosive, cahotique dont parle Spencer. »

(3) Guy Dingemans : *Psychanalyse des peuples et des civilisations*. (Paris, A. Colin, 1971), p. 448-456.

(4) J.J. Virey, in L.F. Hoffman, *op. cit.* p. 125.

Il est inutile de poursuivre l'énumération de ces thèses : la recherche américaine, dans ce domaine, en offrirait une série presque infinie, et l'infériorité des aptitudes intellectuelles du Noir ne saurait désormais être contestée...

La théorie de la différence se trouve, à ce niveau-là, confirmée, elle aussi. Car cette théorie ne peut se donner pour unique champ d'application, la seule dimension culturelle, alors que la question qu'elle prétend résoudre est plus générale : avant même d'en venir à la mise en rapport des cultures en présence, c'est l'homme, pris ici et là, qui a été apprécié.

● Une âme.

Ici encore, dès la fin du XVIII^e siècle, l'étude de la personnalité du Noir fait ressortir qu'il est « naturellement paresseux ». Ducœurjoly expose clairement l'opinion commune de cette époque :

« Ils sont naturellement paresseux et vivent chez eux dans la plus grande oisiveté (...). Ainsi, la plus grande peine de l'esclavage du Nègre chez le Blanc est le passage de la vie nonchalante qu'il coulait doucement sous un hangar, les jambes croisées, la pipe à la bouche, et la tête soutenue dans ses mains oisives, à une existence active et laborieuse que notre intérêt lui prescrit » (5).

Dans le même ordre d'idées, le Nègre est encore reconnu sans volonté et sans courage, menteur et instable. Proche de l'animal, il en manifeste certains des caractères typiques : il est impulsif et cruel, recourt à la vengeance plutôt qu'à la maîtrise de soi, fait montre de peu de sens moral, ignorant le sentiment de culpabilité et ne cédant qu'au sentiment de honte propre aux peuples primitifs marqués par la prééminence du groupe par rapport auquel se détermine le comportement de l'individu.

Désertant les fonctions supérieures de l'esprit, l'énergie nègre va s'écouler, semblable au monde animal, par la voie improductive de la sexualité. La question qui fait l'actualité littéraire dans les années 60 aux États-Unis était, une fois encore posée et résolue

dès 1801, par des savants français, en l'occurrence Virey, qui note alors :

« Si les Nègres ont, entre eux, moins de relations morales telles que celles de l'esprit, des pensées, des connaissances, des opinions religieuses et politiques, en revanche, ils ont plus de rapports physiques (...). Les Nègresses s'abandonnent à l'amour avec des transports inconnus partout ailleurs (...). Les Noirs sont, pour la plupart, très ardents en amour, et les Nègresses portent la volupté jusqu'à des lascivités ignorées dans nos climats » (6).

On se rappelle l'étude de Calvin C. Hernton sur le *Racisme aux États-Unis* (Stock, 1966), ouvrage qui inspira sans doute Thérèse Kuoh-Moukoury, auteur de *Couples dominos* (Julliard, 1973). C'est dire que les opinions émises par les savants jouissent d'une crédibilité qui déborde du monde européen, atteignant aussi des éléments de la population noire : la question, pour qu'elle soit traitée, mériterait qu'elle fût pertinente...

Le Nègre, peu intelligent et peu courageux, est par conséquent peu doué de capacités d'adaptation, ce qui va poser un problème énorme à ceux qui, poursuivant l'œuvre civilisatrice entreprise à l'occasion de la colonisation, songent à industrialiser les pays d'Afrique et y à former une main-d'œuvre appropriée. Car, au lendemain de la dernière guerre, un nouveau tournant est pris dans les relations de l'Europe et de l'Afrique noire : celle-ci est désormais totalement insérée dans l'orbite culturelle occidentale ; elle n'a plus à opposer « sa civilisation » à celle des autres : elle en est dépossédée et, dans le cadre de son nouveau contexte de vie, elle se voit atteinte d'un nouveau mal : le sous-développement technique et économique – une maladie dont le caractère incurable attestera toujours l'infériorité du Noir. Pris dans les filets d'acier du sous-développement, envahi par le désir halluciné d'une technologie dont il ne contrôle ni la production, ni la consommation, pénétré – d'une idéologie dont les fondements souvent lui échappent, le Nègre est aujourd'hui

acculé et le débat tourne court. La distance historique qui le sépare désormais du Blanc cesse d'être une fiction ; à la tare congénitale qui pèse sur lui, s'ajoute, aujourd'hui une malice de l'histoire, réellement redoutable.

« L'intelligence effective des Africains en ce qui concerne l'aptitude au raisonnement, à s'adapter aux nécessités de la société occidentale avec son caractère technologique, et à bénéficier d'une éducation plus élevée, est notablement inférieure à la moyenne observée dans les sociétés africaines » (7).

le sous-développement, autre endémie politique ?

Mais qu'advient-il alors de cette Afrique et de ces Africains ? Les pays sont devenus de jeunes États ; les populations, des peuples jeunes. En tant que tels (mais aussi du fait de la déficience originelle), ils sont attardés : le statut leur est octroyé, et il est partout accepté. Le sociologue aura alors la tâche – ô combien exaltante et glorificatrice – d'étudier les conditions, les voies et moyens favorisant l'évolution des hommes et le développement de leurs pays, et cela par souci d'un minimum de décence ! La littérature sociologique de l'après-guerre est fort significative de ce point de vue ; on y insiste tout à la fois sur la nécessité de réaménager les territoires et de reconvertir les mentalités, les institutions et les structures sociales « traditionnelles » qui font obstacle à la réalisation des projets de développement.

Il nous fallait évoquer cet aspect de l'évolution des relations de l'Europe et de l'Afrique, du Blanc et du Noir ; celui-ci, pris en tant que sujet biologique, être psychologique, animal pensant et générateur de civilisation, reste marqué par l'infériorité :

« Chez le Noir, le front se recule et la bouche s'avance comme s'il était plutôt fait pour manger que pour réfléchir. »

Virey a précédé Gobineau et bien d'autres encore ; homme de science, il a contribué, de même que ses successeurs, à forger au Noir une sorte d'identité que la science moderne et

(5) Anonyme : De la nécessité d'adopter l'esclavage en France, in Hoffmann, op. cit. p. 121.

(6) L.F. Hoffmann, op. cit. p. 120.

(7) Idem.

l'organisation actuelle du monde n'ont fait qu'entretenir. On peut même dire que, dès lors, une certaine interdépendance s'instaure entre les sciences de l'homme et le statut assigné à certains peuples : l'existence de peuples associés à la primitivité fonde certaines activités scientifiques (l'ethnologie et toutes les ethno...) et, parallèlement, ces activités confèrent leur caractère à ces peuples.

vivantes littératures

Cette identité du Noir atteint l'opinion populaire sous une forme éclatée, en clichés ou fragments ; elle est vulgarisée et diffusée sous cet aspect simplifié, plus incisive et plus durable. Elle se transmet alors plus aisément d'une génération à l'autre, d'une époque à une autre. L'opinion populaire se comporte alors comme le conservatoire des idées reçues ; elle est douée de la capacité de les défendre, de les protéger contre toute atteinte meurtrière. On l'a vu, l'opinion conserve ce sur quoi s'organise le consensus en Europe, là où s'affrontent pourtant idéologies politiques, confessions religieuses, classes socio-économiques, niveau culturels et professionnels différents. Négrophile, négrophobe, il y a du nègre partout ; le reste n'est qu'antagonisme interne à l'intérieur même de la communauté blanche.

Nègre en images, images en miettes, celles-ci constituent une véritable collection, un fonds culturel où chacun puise, en raison de ses besoins : le politique, le savant, l'homme de la rue et cet autre, particularisé sous le nom d'écrivain.

Sans doute ce dernier représente-t-il la catégorie socio-professionnelle qui nie de manière tout à fait particulière le fonds d'images nègres dont les éléments, manipulés par l'imagination créatrice, acquièrent soudain un grossissement et une vivacité qui éveillent les consciences.

L.H. Hoffmann rappelle qu'au milieu du siècle dernier et

« à de rares exceptions près, l'Africain, dans sa partie, reste trop mystérieux pour être exotique. Il ne devient sujet de littérature qu'une fois arraché de son milieu, mis en présence des Blancs et forcé de réagir et de s'adapter à leur Weltanschauung » (p. 185) (8).

Peu d'auteurs avouent se référer aux enseignements des savants : Paul Morand le fait, expliquant

« l'ouvrage de Levy-Bruhl sur *La mentalité primitive* m'a été extrêmement utile dans mes rapports avec les Noirs ; grâce à lui, je les ai compris mieux et plus vite. »

L'auteur s'est inspiré, sans doute aussi d'autres savants illustres dont il ne parle pas ; ces mots ne vous rappellent-ils pas certains propos du Père Joly ou de Virey :

« *Le soir, à la table du commandant on parle de la dureté de la tête des Noirs. Chacun cite des exemples : coups qui les laissent impassibles, toits qui s'effondrent sur eux sans les blesser, etc. (...). Le crâne du Noir s'ossifie, paraît-il, définitivement vers la puberté, et atteint bientôt une extraordinaire épaisseur. Les sutures durcissent vite. Mais c'est aussi vers cette époque que le Nègre, qui a été jusqu'alors fort précoce, voit son intelligence baisser. Les femmes sont effrontées et habituées à servir, à exploiter l'étranger, à calmer le jeûne de générations de voyageurs. On reconnaît déjà là, la facilité des mœurs des Noirs* » (9).

Georges Conchon en fait une description à la fois du physique et du moral. Peu intelligent, le Nègre est stupide ; étrange, son corps a quelque chose

« qui n'appartient qu'à de très rares groupes humains, en Afrique, aux Indes, qu'on trouve aussi chez quelques métis américains, mais nulle part dans le vieux monde » (10).

L'ensemble du roman de Conchon pèse du poids de ce type de descriptions, de personnages ou de situations, où les lieux communs sur la personnalité du

Noir apparaissent, tantôt dissimulés par l'ambiguïté du ton, tantôt exhibés par l'arrogance de la couleur. Un détail suffit, parfois : l'aberration du monde moderne permet au Nègre de se parer d'ornements vestimentaires achetés dans le quartier prestigieux des Champs-Élysées : un Nègre qui « ne sortait pas du fond des âges » mais, assurément, des âges fort lointains, quelque part, sans doute, entre la sauvagerie et la barbarie !

Mais l'*État sauvage* obtint en 1964, le succès que l'on sait, grâce à la célèbre académie Goncourt. On se souvient aussi de l'éclatante (maïssi éphémère) publicité accordée au roman de Yambo Ouologuem : *Le devoir de violence* (11) nécessité par la reconnaissance préalable, bien qu'implicite, de la misère du Noir, consignée dans l'acte de la création, pour une sorte de destin irréversible. Le fait pertinent, c'est cela. Le *devoir de violence* est aussi, rappelons-le, un prix de la non moins célèbre académie Renaudot en 1968.

Est-il besoin de s'interroger davantage sur le succès de ces ouvrages ? En échange de l'effort d'imagination et des qualités du style, les académies offrent relativement peu ; mais il est sonore, le bravo orchestré par toute la presse et tous les griots de l'écriture, pour celui qui fait un choix judicieux d'images sur le Nègre et en use de façon adéquate. Tokor (12) c'est tout le répertoire assimilé par l'auteur dans ce qu'il y a de plus burlesque ; Tokor, c'est un festival nègre : l'éveil renouvelé d'une autre conscience, celle de la différence, celle de la prééminence de Grainville applaudi, glorifié pour avoir rappelé à plus d'un public que le Noir, fut-il monarque en 1976, reste le par-fait Nègre.

La responsabilité du savant – ou plutôt, sa grandeur – est lourde, dans le processus de production de stéréotypes anti-nègres ; ces stéréotypes, parfois figurés dans une peinture, sont périodiquement utilisés comme arguments, restitués dans le creux de la représentation collective grâce à la manipulation littéraire. Alors, l'exotisme prend bien son sens : il opère comme la fête, le carnaval, c'est l'explosion instinctive qui valorise davantage encore le prestige de la raison.

Manga BEKOMBO

(C.N.R.S. L. A. 140, Université de Paris-X)

(8) Westermann : *The African to day and to morrow* (London, 1939), cf. Carothers et Bieschenvel, p. 95.

(9) Paul Morand : Paris-Tombouctou, Gallimard.

(10) Georges Conchon : *L'état sauvage* (Paris, A. Michel, 1964), Prix Goncourt.

(11) Yambo Ouologuem : *Le devoir de violence* (Paris, le Seuil, 1968), Prix Renaudot, 26 F.

(12) Patrick Grainville : *Les flamboyants* (Paris, le Seuil, 1976), Prix Goncourt.